

Boumediene Belkebir

The Alley of the Italians

زنقة الطليان

Translation by Gabriel Tatibouet-Sadki (French)

L'ALLÉE DES ITALIENS

17

Les jours se succédèrent en une suite absurde, chargés de toutes les calamités et des défaites qu'ils nous apportèrent. Ils ne nous apprirent rien, sauf l'art d'attendre et de pousser notre patience jusqu'à ses limites. Aucune information réjouissante n'y émergea et personne n'était assuré de sa capacité à supporter encore longtemps la surenchère de mauvaises nouvelles. Deux semaines s'étaient écoulées depuis mon renvoi, puis une semaine entière depuis l'emprisonnement de Jalal, sans que je me rende compte de l'écoulement de ce laps de temps dans nos vies. Les gens ici commencèrent à s'agiter et à perdre espoir après avoir entendu la nouvelle qui disait que notre expulsion était imminente et pouvait se produire à n'importe quel moment.

Je contempiais l'activité de la foule, les allées et venues dans la rue étroite, longue et dense qu'était l'allée des Italiens, jusqu'à que mon esprit sombre dans une mer agitée de rêveries qui ne tardaient pas à resurgir comme à chaque fois. Najat était morte puis j'avais été renvoyée de mon travail. S'en était suivi l'arrestation de Jalal. Cependant, il ne s'agissait pas de simples événements qui s'étaient succédés. Il s'agissait de faits qui affectaient en permanence mes pensées et mon état d'esprit.

Comme je l'ai dit, je me tenais derrière la fenêtre et la vie au-dehors continuait. Elle ne s'était pas interrompue et, avec elle, ces considérations tournaient en boucle dans mon esprit et me prenaient soudainement lorsque j'étais dans mon lit ou lorsque j'observais à la fenêtre. Si j'avais suffisamment d'argent, je sortais pour acheter une boîte de sardine, un demi paquet de fromage, un peu d'olives noires, quelques œufs, et une bouteille de limonade à bas prix. Des provisions qui me tenaient des jours durant. J'essayais d'être aussi parcimonieuse que possible et je renonçais à une grande part de ce que j'achetais auparavant afin d'éviter les dépenses excessives. Je préférais ne plus acheter de pizzas, de *mhajeb*, de pain de semoule et de yaourts... Mes ressources étaient devenues insuffisantes.

Au détour du chemin que j'empruntais pour aller faire mes courses, j'entrais parfois en conversation avec un voisin. Souvent, cela donnait à certains l'occasion de se pencher au-dessus de nous depuis leur fenêtre du premier ou du deuxième étage, tendant une oreille indiscrete à ce que nous disions. Comme les hommes de la Place d'Arme étaient des gens bons, chaleureux et affables !

Comme leurs femmes étaient admirables et belles, toujours présentes en cas de nécessité et lors des moments difficiles ! Au début, lorsque je me suis installée dans l'allée des Italiens, j'imaginai que je n'arriverai pas à m'adapter. J'avais peur des quartiers populaires, je n'aimais pas leurs habitants, je les craignais et j'éprouvais de la défiance à leur égard. Ils m'apparaissaient comme les résidus de l'humanité, sauvages, destructeurs, sales, criminels, paresseux, voleurs, repris de justice, drogués... Les rebuts de la société. Même la propriétaire du bâtiment, je l'ai considérée dès que je l'ai rencontrée comme une vieille femme grisonnante, une garce excentrique à la langue affûtée et bien pendue. Je l'imaginai m'ayant en ligne de mire dans l'éventualité où je tarderais à lui payer, prête à me jeter à la rue à grand renfort de coups de pieds, sans m'adresser aucun préavis d'expulsion. Après avoir fait connaissance du lieu et ses habitants, je me rendis compte à quel point mes premières impressions étaient fausses. Mon dieu ! Quand je me souviens à quel point mon imagination m'a poussé à me méfier et à prendre des précautions à tous égards ! Je prenais toujours soin de fermer scrupuleusement la porte de l'appartement, que je fusse à l'intérieur ou à l'extérieur. Même si je sortais pour une courte balade, je ne manquais jamais de la fermer.

Je m'imaginai que dans de tels quartiers de vives querelles se déclenchaient toujours entre les voisins, des groupes de femmes ou d'hommes. Je me représentais l'un d'eux se jetant sur un autre et commençant à lui déverser un flot d'injures. Une fois que la colère se serait emparée de l'autre groupe, ses membres se mettraient à son tour à insulter la partie adverse, en employant les injures les plus étranges et obscènes. Une femme du premier groupe dirait à une autre, du second : « tu es une garce qui couche avec un tel et un tel ». Puis, cette querelle s'achèverait par une scène de lutte à mains nues entre les femmes se tirant les cheveux. Je me dis après une respiration profonde : « Finalement, j'ai eu l'imagination très fertile. Ce que j'ai découvert et vécu est totalement différent de ce que j'avais imaginé ».

Lorsque Jalal fut enlevé, Fayçal Bounakhla prit sa place. Je le rencontrais de temps à autre, il feignait alors une expression contemplative et confiante, mais nous n'échangions guère de propos. Jalal n'avait pas encore été libéré et tout le monde ici estimait Fayçal, son opinion devint respectée et écoutée à la Place d'Arme, comme s'il avait pris la place de Jalal dans l'esprit des gens. Cela me dérangeait et à chaque fois qu'il parlait, lorsque je tombais sur lui, je me demandais en mon for intérieur : comment ce « bouffon » simple d'esprit peut-il se placer au rang de Jalal ?! Qui l'a autorisé à faire cela ? Comment se fait-il que tout le monde ait accepté la situation sans lever le petit doigt pour tirer Jalal de son triste sort ? Il se souciait de tous, et voilà qu'ils l'abandonnent. Ils l'ont laissé seul face au destin sans lui apporter la moindre assistance !

Un peu avant le milieu de l'après-midi, je rencontrai Fayçal Bounakhla. Il s'empressa de me saluer et de m'arrêter alors qu'il était sur le chemin du retour vers chez lui, un sac en papier marron à la main contenant un pain de semoule :

- Bonjour, comment vas-tu ?

Je feignis un sourire et lui répondis froidement :

- Je vais bien, Dieu merci.

En réalité je mentais, je n'allais pas bien ! Mais, je le prétendais et m'affichais aux yeux de tous comme si c'était le cas. Cet idiot m'accueillit avec un sourire inquiet, puis il me dit :

- Que penses-tu de Rachid El Afrit ?

Je regardai Fayçal d'un air agité.

- Il est bizarre et il me fait peur.

Il dit en hochant la tête :

- As-tu entendu parler de ce qu'il lui est arrivé ?

Je répondis d'une voix calme et claire, chargée d'un étrange ton de surprise :

- Je ne te comprends pas du tout !

Il se tut un moment.

- Alors je vais t'informer.

Il se mit à me raconter que Rachid El Afrit s'était trouvé mêlé à une communauté religieuse interdite, et tandis qu'il continuait son explication, un sentiment étrange, que je ne parvins pas à définir, m'envahit. Je détestais ces histoires, qui me rendaient nerveuse.

Cependant, il continuait de parler :

- Il y a un peu plus d'une demi-heure, ou un peu moins d'une heure, j'ai assisté à l'arrestation de Rachid El Afrit menée par une brigade conjointe de gendarmes et de policiers armés jusqu'aux dents.

Sans lui laisser le temps de continuer son propos, je le coupais :

- Je pense que tu te moques de moi, je t'en prie, je n'aime pas que l'on plaisante sur des sujets sérieux...

Il m'affirma :

- Je les ai vus de mes propres yeux, sur les hauteurs de Sab'a Rgoud, pendant l'assaut du bâtiment dans lequel il habite. Ils ont fouillé son appartement et retourné tout ce qu'il contenait, j'ai vu un gendarme sortir avec des tracts, des livres et des DVD. Cela prouve ce

qui est dit sur le fait que Rachid El Afrit est l'un des meneurs de la communauté Al Ahmadiyya. Deux autres personnes ressortissantes d'une autre wilaya ont été arrêtées en sa compagnie, tandis que la quatrième personne a été arrêtée à proximité du Pont de la tranchée.

Je lui dis, alors que j'étais encore confuse et que je croyais à peine à la nouvelle :

- Je ne comprends pas, comment a-t-il fait pour qu'aucun des habitants de la Place d'Armes ne le remarque ?

Fayçal répondit, comme s'il énonçait une vérité que lui seul possédait, inconnue des habitants de la Place d'Armes :

- Il semblerait que Rachid El Afrit était le nom sous lequel il dissimulait son identité, son vrai nom est Mahmoud Fali, il fait partie des meneurs de cette communauté religieuse qui est pourchassée par la police à travers les wilayas du pays.

Je lui demandais sans réfléchir :

- Peux-tu me dire pourquoi il cachait son véritable nom de tous ici ?

Il m'expliqua :

- C'était délibéré, il ne désirait informer personne pour rester loin des yeux de la police. Il est considéré comme un danger pour la sûreté du pays. Il avait tendance à se méfier de toute chose louche qui aurait pu entraîner son arrestation.

Je dis déconcertée :

- Mon Dieu, c'est incroyable, je pensais que c'était un derviche qui errait simplement dans les ruelles de la Place d'Arme... Où que j'aïlle, je tombais sur lui, comme si c'était mon ombre qui me poursuivait.

Il ne répondit pas. Lorsque je remarquais son silence, je continuais :

- Cependant, tu dois me dire d'abord : as-tu vraiment cru aux activités de Rachid El Afrit et t'es-tu fait avoir par ses ruses ? Réponds-moi honnêtement. Étais-tu dupe, comme moi qui n'a eu conscience de rien ?

Il se réfugia dans le silence, une fois encore, comme si ses mots s'étaient taris. Il regardait l'écran de son téléphone qui vibrait entre ses doigts, je sus que quelqu'un l'appelait, puis il dit :

- Très bien, je te laisse. Je dois apporter le pain de semoule à la maison maintenant. Je ne veux pas tarder plus. Comme tu le vois, ils ne patientent pas, ils veulent tout immédiatement, ils pensent que je suis capable de voler.

Avant qu'il ne me quitte, un changement important apparut sur ses traits. Il ferma les yeux, prit une profonde respiration, puis regarda vers moi et dit, comme s'il se souvenait soudainement d'une chose essentielle :

- J'ai oublié de t'informer d'une chose importante. Votre voisin, le dénommé Nono l'artiste, a attiré mon attention alors qu'il parlait à l'un des hommes de la police. Il y avait une étrange entente entre eux. Je n'y ai pas trouvé d'explication, cependant, je suis resté perplexe face à tout ça.

Une fois que Fayçal eut fini de parler, je regardai l'heure sur l'écran de mon téléphone, il était un peu plus de midi et demi. Le silence régna de nouveau entre nous pendant un instant puis nous nous saluâmes au son de l'appel à la prière du midi qui nous parvenait depuis la mosquée Abou Marouane. Je revins sur mes pas, vers mon appartement.

Je m'asseyais durant de longues heures chez moi sans rien trouver à faire. Mon appartement, malgré son étroitesse, s'était transformé en un couloir labyrinthique. Du soir au matin, je marchais et je chancelais dans les méandres de ses surfaces rectangulaires ou carrées, comme une détenue. De ma chambre à ma cuisine, puis vers le couloir court et étroit qui menait à la porte d'entrée. L'ennui et les obsessions compulsives s'infiltraient en moi comme un ver dévorant ma chair sans répit, jusqu'à me laisser comme un squelette rachitique. Les voisins s'aperçurent-ils que je sortais moins et que j'avais progressivement commencé à disparaître ? Ils s'étaient habitués à me voir à certains moments de la journée, lorsque je sortais pour aller au travail et quand j'en revenais. Malgré le passage du temps et la succession des jours, je n'avais pas trouvé la manière de me protéger de moi-même. Le chômage forcé m'avait conduit à changer mes habitudes quotidiennes et mes journées étaient devenues confuses.

Je me mis à dormir un plus grand nombre d'heures. Je reconnais que j'étais prise de panique chaque fois que j'entendais des nouvelles au sujet de l'expulsion des habitants de l'allée des Italiens, surtout après avoir expérimenté les symptômes de la fièvre, de la grippe et d'autres maladies encore, même s'il s'agissait de symptômes fictifs. La peur se manifesta rapidement chez moi sous la forme de crises d'angoisse. Avec tout de ce que j'entendais de la part des voisins, qui disaient que l'expulsion était devenue imminente, je me mis à imaginer cet événement comme un cauchemar assaillant mon corps et se plantant comme un poignard rouillé et mortel dans ma poitrine. De ce fait, mon sommeil n'était qu'intermittent et je n'avais aucun moyen d'éviter la peur, ou moins de limiter ses effets, car pour cela le sommeil avait longtemps constitué mon unique moyen.

Je commençai à douter de tout, même de moi, et mes angoisses se décuplèrent. Ce n'était plus seulement l'expulsion qui m'inquiétait, mais aussi ma routine quotidienne, que je passais dans l'attente. Ce qui me tracassait le plus, au point d'en perdre le sommeil, était que cela me poursuive,

car je passais de plus en plus de temps derrière la fenêtre et sur mon lit, enfoncée dans mes hantises. Je n'avais pas de pouvoir sur mon corps ni sur mon imagination, mes cauchemars me revenaient sans cesse, de jour comme de nuit. J'étais rongée de l'intérieur, la souffrance qui allait de pair, et qui mènerait jusqu'à ma disparition, était écrasante. Il est vrai que la douleur signifiait que mon corps mobilisait toutes ses forces, mais il s'agissait également d'un signe de déliquescence. Il ne m'était pas possible de combattre ce processus de dévoration et je n'avais pas la force même d'essayer, je prenais seulement des traitements et quelques médicaments comme la Supradyne, dans un effort pour recomposer mon esprit face aux peurs et aux hallucinations, malgré les effets néfastes de mon choix que j'acceptais à contrecœur. J'évitais d'y penser, car je n'avais aucune solution à portée de main et je me résignais face aux contrecoups.

Rester les bras croisés dans l'appartement était insupportable. Mes désillusions m'écrasaient et je ne trouvais autour de moi aucun parent susceptible de se soucier de mon existence. Cette période fut la pire, tous mes souvenirs étaient emplis des déceptions que j'avais subies de la part des gens, surtout de ceux de mon entourage, parents ou non. Je me souvins que dans mes relations avec les autres, j'avais été la victime de la plupart des choses qui m'étaient arrivées. Aussi, je ne pouvais me dégager de ces souvenirs, mes pensées me dominaient, mais cela m'avait rendue encore plus énervée à l'égard de certaines personnes dont je n'avais pas imaginé qu'ils puissent autant me nuire lors de cette période de ma vie. Je ne trouvais aucune excuse à leurs actions, je me blâmais de toujours faire la même erreur. Une autre fois, du fait de l'ennui et de la peur d'être prise de troubles compulsifs, je me mis à avancer des idées sur la probable fin du monde. Est-ce que la solitude et l'isolement vis-à-vis des voisins contribuèrent à creuser cet état chez moi ?

Lorsque je fermais les yeux, je m'efforçais de ne pas me souvenir de mon enfance, ainsi que de la misère et de la tristesse qui s'en était suivie. Les longues années que j'avais passées avec ma famille et la famille de mon mari. C'est vrai qu'il s'agissait d'années sombres et difficiles. Mais, alors que je me trouvais seule dans mon appartement, loin de tout ami ou être cher, lorsque j'épiais les voisins en train de vivre souvent ces moments de réunion de famille ; certains d'entre eux chantaient, d'autres jouaient des percussions, dansaient et se réjouissaient dans une chaleureuse atmosphère familiale, alors je me rendais bien compte à quel point j'avais vécu lésée, seule et dépouillée, personne ne prenant plus de mes nouvelles ou s'intéressant à moi.

Je reconnais qu'avant, nous nous réunissions avec les autres habitants de l'immeuble, mais désormais, j'étais assise seule dans ma chambre depuis plus de deux semaines, je vivais un état de tension psychologique auquel je n'avais jamais été confrontée auparavant, même dans les périodes les plus difficiles de ma vie. Comment apaiser mon esprit alors que je savais que Jalal croupissait en prison ? Comment m'apaiser alors que la vie de Najat lui avait été volée ? Comment ne pas

m'inquiéter alors que tous les habitants de l'allée des Italiens faisaient face à une expulsion imminente de leurs foyers, et que j'étais de leur nombre ? Des décisions de ce fichu maire, maudit soit-il ! Au milieu de ces sombres difficultés et face au danger imminent qui menaçait nos vies, il fallait s'accrocher à l'espoir. Tout à fait, c'était l'époque dans laquelle nous vivions et personne n'était sûr quant à son avenir, surtout en présence d'individus tels Hamou Toulbi, cet homme vicieux et avide qui harassait les habitants de l'allée des Italiens par ses ambitions et sa voracité. Leur vie s'était transformée en une véritable bataille pour la survie, sans espoir si Jalal ne sortait pas de prison. Je m'accrochais au mince fil blanc et fuyant de l'espérance.

